

Cet écran a été partagé à partir de La Presse+
Édition du 15 décembre 2013, section ARTS, écran 7



Lutins mutins et mâtins

Chaque semaine, l’auteure Arlette Cousture s’inspire librement d’un élément de l’actualité pour créer une œuvre de fiction, en exclusivité sur La Presse+. L’élément déclencheur cette semaine : « 3500 cadeaux pour les sidéens », publié le 8 décembre.

Arlette Cousture
Auteure, collaboration spéciale

Le piano n’avait de cesse de gonfler oreilles et cœurs de reconnaissance par les chants de Noël et autres airs. Le jour était fastueux de bonheur, modeste de moyens. P’tit-coq était à l’œuvre, Frisette à ses côtés. Ils allaient bon train sur les ciseaux et les rubans. La journée serait, comme les dix-neuf qui l’avaient précédée, une journée offerte à des inconnus.

Chaque année, il tardait à Frisette de recueillir les dons et de se porter volontaire pour faire les achats. Mais les jours où ils seraient des dizaines, voire des centaines à emballer les présents étaient en eux-mêmes des jours cadeaux. Roche, non, papier, ciseaux, oui. Ces jours où elle se donnait à plein temps à ce bénévolat étaient ses jours de sortie, les

jours où, la solitude trompée et en berne, elle se sentait utile. Si elle aimait les camaïeux gris de novembre, elle jubilait en entendant les clochettes des fées – elle y croyait presque encore – de décembre.

Frisette était à la retraite depuis deux ans. C'est tristement qu'elle avait quitté l'hôpital. Préposée aux bénéficiaires pendant plus de vingt ans, le contact avec les malades lui manquait, certes, mais aussi celui avec les collègues, la cafétéria, les activités, le personnel et les familles. Sa vie avait tourné autour de son travail et si elle avait été présente les jours fériés, c'est qu'elle n'avait jamais eu personne avec qui célébrer. Son lot en avait été un de solitude, la vraie, celle des livres et des films, comme on a peine à croire, mais qui sévit. Bâton de vieillesse de ses parents, elle avait hérité de leur duplex semi-détaché rue des Érables, au sud de Jean-Talon, et avait travaillé à l'hôpital éponyme.

Elle venait d'emballer un vase en souhaitant qu'il parvienne à cette dame qui habitait le Yukon, abandonnée des siens le jour où elle leur avait annoncé être sidéenne après avoir été séropositive pendant plus de dix ans. Elle avait écrit aux P'tits Lutins pour les remercier du cadeau qu'ils lui expédiaient, seul cadeau qu'elle recevait à Noël. Frisette en avait pleuré en racontant à P'tit-coq cette histoire d'enfants vides d'âme.

À Whitehorse, Sheila Thompson avait fini de mettre sa vie en cartons. Elle n'était plus capable d'entretenir la maison dans laquelle elle avait élevé sa famille et accueilli ses petits-enfants jusqu'au jour où l'infection contractée par le sang d'un donneur lui avait injecté la mort au lieu de la vie. Sheila ne comprendrait jamais la méconnaissance de ses enfants, pas plus qu'elle ne pourrait expliquer ce rejet qu'ils lui avaient lancé à la figure.

D'une certaine façon ils étaient morts avant elle puisqu'elle n'avait plus entendu leur voix ni vu leur visage depuis maintenant trois ans. Il y avait bien eu ce jour où ils s'étaient entraperçus à l'épicerie, mais ils s'étaient évanouis au tournant d'une allée. En état de choc devant ces fantômes, Sheila était restée debout, se tenant bêtement en tremblotant à son caddie.

Le camion viendrait chercher presque tous ses meubles et plusieurs cartons. Sheila pouvait emporter son lit, un chevet, son armoire préférée, une petite table, deux chaises et un fauteuil dans cette résidence où elle partait mourir. Sheila n'avait aucune tristesse dans ses bagages, des regrets peut-être, mais pas de tristesse. Elle avait imaginé sa vie autrement, mais elle s'était résignée à prendre ce que la vie lui présentait. Elle avait fait son changement d'adresse pour les factures, son Reader's Digest et le cadeau de Noël qui lui parvenait des P'tits Lutins, via Montréal. Sheila sourit. Ils lui avaient expédié une photo de l'atelier des Lutins qu'elle avait religieusement encadrée et posée sur son chevet.

Au fil des ans, Frisette et P'tit-coq s'étaient raconté, avec réserve, leurs vies sans éclats. P'tit-coq avait été livreur de pizza depuis la moitié des années 60. Il avait maintenant 73

ans, bon pied et bel œil, au goût de Frisette. Il savait tout du 4664 de Grand-Pré, ou du 6760 Saint-Vallier. Il connaissait la ville par les adresses et les visages de ceux qui lui répondaient et le payaient.

Il connaissait le visage de la misère, celle qui réglait en argent liquide, bien compté. Il savait que les assistés sociaux commandaient une pizza le premier du mois et lui donnaient un pourboire en argent sonnante, et les salariés, tous les deux jeudis. Il allait aussi livrer une petite pizza all dressed sans oignons « à cause que ça me brûle mes ulcères d'estomac » à madame Béland, et sans poivrons à madame Locas, parce qu'elle avait trop de mal à les digérer.

Il avait connu 40 occupants différents du même logement : « Ça pisse tellement l'eau que j'ai pas assez de casseroles puis de plats pour empêcher les dégâts. » P'tit-coq respirait le bonheur et la bonne humeur, ce qui ravissait Frisette. Et il y avait leurs autres complices et amis qui venaient offrir de leur temps, des riches et des pauvres, des jeunes et des vieux, chapeaux de lutin sur les cheveux ou la calvitie, alliances et rubans aux doigts.

Il y avait dans les regards de chacun une espèce de plaisir à être là, assis devant des boîtes et des ficelles. Quand Frisette et P'tit-coq auraient terminé d'emballer en couleurs, ils passeraient à la table du papier kraft beige, remballeraient leurs présents et colleraient les adresses. Puis, se farcissant des petites bouchées de récompense, ils se quitteraient en se disant « à l'an prochain », qui s'embrassant, qui se serrant la main, qui se faisant l'accolade.

Frisette avait espéré un rendez-vous qui n'était jamais venu. Elle refila son numéro de téléphone « au cas où », et P'tit-coq le mit dans la poche-poitrine de sa chemise, en tapotant dessus pour faire comprendre le précieux de ce bien. Frisette espéra. Ils se retrouvèrent tous sur le trottoir, chacun avalé par le bleu de la nuit. Frisette se retourna et le salua. P'tit-coq lui fit un au revoir de la main.

P'tit-coq trouva devant sa porte d'appartement un colis adressé à monsieur Angelo Coco, expédié par Les Lutins de Noël. Il l'attendait.

.....

http://plus.lapresse.ca/screens/466a-8da8-52ab829e-ae14-6a5bac1c606a|_0.html